Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

100-101 | 2005

Éducation, religion, état

Le kuttâb, une institution singulière dans le système éducatif égyptien

The Kuttâb: A Distinctive Institution in the Egyptian Education System

Nicolas de Lavergne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1574>

DOI : 10.4000/jda.1574

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 163-181

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Nicolas de Lavergne, « Le kuttâb, une institution singulière dans le système éducatif égyptien », *Journal des anthropologues* [En ligne], 100-101 | 2005, mis en ligne le 18 novembre 2010, consulté le 22 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1574> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.1574>

Ce document a été généré automatiquement le 22 juillet 2020.

Journal des anthropologues

Le kuttâb, une institution singulière dans le système éducatif égyptien

The Kuttâb: A Distinctive Institution in the Egyptian Education System

Nicolas de Lavergne

- 1 Existe-t-il encore des écoles coraniques en Égypte ? La plupart des Cairetes vous répondront qu'il n'y en a plus. Pourquoi s'occuper d'un sujet qui paraît si dépassé, si éloigné des préoccupations contemporaines – y compris pour un Égyptien éduqué de la capitale ? Certes par le passé, le *kuttâb*¹, où les enfants apprenaient à lire et à écrire pour mémoriser le Coran, eut de beaux jours. Des générations d'Égyptiens n'ont reçu que cette éducation ou ont ensuite fréquenté l'école « moderne », qu'elle soit égyptienne ou étrangère. Mais le *kuttâb* aurait disparu, progressivement remplacé par l'école publique. Le *kuttâb*, avec son cortège de maux (violence, insalubrité, ignorance des maîtres, ophtalmies, limitation de l'enseignement au Coran, prépondérance de la mémorisation sans compréhension, préparation au fanatisme) ne pouvait que disparaître, y compris de la mémoire de ceux qui l'ont fréquenté, tant il semblait inadapté aux besoins de la vie moderne et aux interrogations contemporaines relatives à l'enseignement.
- 2 Mais si l'on sort du Caire, si l'on explore quelques villages dans le Delta ou en Haute-Égypte, on découvre un *kuttâb*, puis un second, emplit d'enfants piaillant et mémorisant. Mais si l'on s'adresse aux institutions religieuses centrales, le ministère des Affaires religieuses ou la Direction des établissements d'enseignement dépendant de l'auguste mosquée-université d'al-Azhar, on découvre un monde de *kuttâb*, de centres de mémorisation du Coran, de concours de Coran... Le *kuttâb* non seulement existe encore, mais son expansion est même observable, à travers les statistiques d'al-Azhar comme dans les villages mêmes, où des bâtiments neufs sont construits. Il est absent des centres villes, et même de nombreux villages, mais il persiste dans d'autres, voire essaim. Qu'est-ce qui explique cette persistance ? Pourquoi, dans une société où le Coran est disponible à tout instant, sous des formes multiples (radio, cassettes, cd-rom...), continue-t-on à le faire mémoriser par les enfants ?

- 3 Cet article se propose d'emprunter deux chemins pour tenter de répondre à ces questions. Dans un premier temps, une description assez précise d'un *kuttâb* contemporain permettra au lecteur de mieux saisir l'originalité de cette institution. Puis le *kuttâb* sera replacé dans une perspective historique, à l'échelle d'un siècle environ, afin de dessiner l'évolution de ses fonctions, à la frontière entre le champ religieux et le champ éducatif. Quelle est aujourd'hui sa place, à la marge du système éducatif ? Quels rôles religieux, scolaires ou linguistiques remplit-il ?

Un kuttâb contemporain en Haute-Égypte

- 4 Près de Louxor, sur la rive occidentale, non loin des chemins touristiques qui mènent du temple de Hatchepsout à celui de Medinet Habou, presque en face de la Vallée des Reines, un village sur son éminence, qui le préservait jadis de la crue du Nil. Dans les rues et les quartiers surgissent des minarets, dont certains en cours de construction ; presque au centre du village, donnant sur une petite place, se trouve un bâtiment flambant neuf : c'est le nouveau *kuttâb*. A droite du grand portail de fer, une petite coupole en briques abrite les corps de 44 martyrs de la Conquête qui selon la tradition locale ont été enterrés à cet endroit, même si jusqu'à l'édification de cette *kubba*, aucun monument ne le signifiait. L'emplacement est consacré à l'enseignement du Coran depuis des siècles et la sainteté du lieu tient à cette double caractéristique : le cénotaphe des martyrs et la transmission du saint Coran de génération en génération.
- 5 L'intérieur de l'enceinte est vaste et le plafond, soutenu par neuf colonnes, est élevé. La première travée, le long du portail et du sanctuaire qui sert pour le moment de magasin fermé à clef, est à ciel ouvert. A gauche, au pied d'un arbre, quatre amphores ventrues, les *zîr*, auxquelles viennent se désaltérer les enfants, reposent sur leur armature métallique. A droite, un autre arbre plus fin où pépient des centaines d'oiseaux.
- 6 L'espace de l'école est délimité par la première travée de colonnes et occupe neuf carrés, soit environ 150 m² ; il est coupé en deux par de longues banquettes de bois massif, qui séparent ainsi la travée de gauche, occupée par les plus petits, des deux travées centrales et de droite, investies par les plus grands. Le sol est couvert de dalles, les murs sont chaulés en bleu ciel avec une bande vert vif d'un mètre, les colonnes arborent de grossiers motifs noirs peints à la brosse. Une frise couleur lie-de-vin court tout le long des murs où s'ègrènent les 99 noms de Dieu dans une belle calligraphie. Les murs sont percés de fenêtres voûtées dotées de volets en bois. Sur le mur de gauche, vers l'est, une fausse porte blanche indique le mur de *qibla*, la direction de la Mecque pour ceux qui font la prière ici. Des néons et des ventilateurs aux larges pales sont pendus au plafond immaculé.

L'emploi du temps au kuttâb

- 7 Le matin, les enfants les plus jeunes, entre trois et cinq ans, arrivent par petits groupes. Ils s'assoient en cercles autour de jeunes hommes en *gallabiya*² venus leur faire faire leur exercice quotidien d'écriture, sous la férule du maître. Chaque enfant prend une petite tablette de fer blanc ou une mince feuille d'acier découpée dans le flanc d'un bidon de beurre clarifié et un morceau de canne à sucre ou, dans le meilleur des cas, un éclat de bambou dont il trempe la pointe taillée à la lame de rasoir dans une vieille

boîte de conserve ou un fond de verre cassé. L'encre noire est encore délayée à partir d'une poudre de salpêtre mêlée à de la suie, qui s'achète au souk de Louxor. Le répétiteur trace des modèles de lettres que les plus jeunes doivent reconnaître et nommer, vérifie des listes de lettres vocalisées ou déclinées, dicte à d'autres des mots ou des versets qu'ils doivent reproduire sur leur tablette.

- 8 Quand les petits ont terminé leur exercice d'écriture, ils rejoignent la travée de gauche munis de leur tablette où est inscrit leur prénom, preuve qu'ils ont bien accompli leur devoir matinal, et s'assoient en rangs serrés. Les fillettes sont au fond et constituent un tiers environ de l'effectif. Successivement, de concert, les enfants répètent l'alphabet arabe, par groupe de lettres ou chaque lettre suivie d'un exemple commençant par ladite lettre. Ils répètent également à l'unisson les dernières sourates du Coran guidés par un enfant à peine plus âgé qu'eux et qui lit morceau par morceau le texte sacré, repris par les enfants dans un chœur rythmé et assourdissant. Le gazouillis des oiseaux et la chorale puissante et intermittente des enfants les plus jeunes composent un fond sonore qui résonne au-delà des murs du *kuttâb*, dont le volume augmente et baisse au gré des phases de répétition collective et à l'aune de l'enthousiasme des enfants. Le visionnement attentif d'un enregistrement vidéo de ces phases de répétition permet de déceler l'inattention, la non-participation à l'activité générale de certains enfants, absorbés dans une rêverie intérieure ou occupés à bavarder³. Comme dans la scène finale des *Élèves du cours préparatoire* (Avaliha, 1984), où Abbas Kiarostami donne à voir, par sa caméra qui parcourt en gros plan les visages des enfants, la dissipation de nombre d'entre eux, dissimulée par le chant choral – lui-même ironiquement absent de la bande son – qui donne l'impression que tous contribuent. Les petits enfants du *kuttâb* passent leur journée entre la répétition en chœur et des moments de repos où ils demeurent en rangs, à discuter, manger, rêver.
- 9 Ceux qui ont appris à lire et à écrire, qui ont donc dépassé le stade de la répétition collective, ne sont pas gênés par cette ambiance sonore générale à laquelle ils sont habitués et ont participé depuis leur plus jeune âge. Assis en tailleur, ils écrivent ou lisent, les filles d'un côté et les garçons d'un autre – mais certains circulent et il n'est pas rare que des filles plus âgées surveillent ou aident des garçons. Certains recopient sur une tablette une sourate ou une portion de sourate, un exemplaire du Coran sur l'autre genou. Animés d'un balancement d'avant en arrière, ceux qui mémorisent le font soit en relisant leur tablette soit directement dans le Coran. Quand ils savent leur leçon, ils se rendent auprès du maître pour la lui réciter, que celui-ci soit assis sur une banquette ou qu'il déambule dans la salle, suivi de trois ou quatre enfants en attente de récitation. Généralement, le maître est en contact physique avec l'enfant qui récite, une main sur son épaule ou sur sa nuque. Il peut aussi user de sa badine, faite d'une tige de palmier, pour reprendre une faute de récitation ou punir des enfants dont la dissipation est trop visible ou qui ont commis une faute⁴.

Les méthodes d'enseignement

- 10 L'apprentissage de la lecture et de l'écriture suit une méthode presque immuable, fondée sur la répétition et la mémorisation d'éléments dont la complexité va en augmentant⁵. Un laps de temps très long (jusqu'à deux ans) est consacré à cet apprentissage, en raison de la répétitivité et de l'exhaustivité combinatoire des formules mémorisées par cœur (*'an zahr al-qalb*).

- 11 L'enfant, pour apprendre à lire, commence par mémoriser le nom des lettres de l'alphabet arabe (*alîf, bîh, tîh, sîh, guîm...*) inscrites par groupes de trois ou quatre sur une tablette (*lawh*) par l'adjoint du maître. Puis il reprend chaque lettre de l'alphabet, en y adjoignant la description des points diacritiques qui l'accompagnent ou non, sans qu'on lui explique la signification d'un « *al-bîh*, un dessous » ou d'un « *al-tîh*, deux dessus » (il s'agit des points). L'enfant commence à écrire les lettres, en suivant le modèle en pointillé tracé par l'adjoint sur une tablette métallique. Il épelle ensuite oralement la prononciation de chaque lettre vocalisée (*bâ, bâ alîf ; bî, bâ yîh ; bû, bâ wâw ...*) ; chaque tablette quotidienne, recopiée et lue par l'enfant, ne comprend qu'une lettre, accompagnée d'une des trois voyelles longues ou d'une pause. Il mémorise ensuite les lettres vocalisées par étapes, c'est-à-dire dotées d'une vocalisation simple (déterminées), double (indéterminées), puis les lettres redoublées déterminées et indéterminées, à chaque fois aux trois cas (u, a, i) qui sont systématiquement nommés (*nasb, khifd, ruf*). Ni les expressions employées ni les termes grammaticaux ne lui sont expliqués. Enfin, l'enfant apprend à épeler des mots simples, tels que des prénoms, avant de transcrire les sourates courtes (qu'il a déjà mémorisées oralement) répétées par l'adjoint en détachant bien les lettres – il doit les prononcer avant de les écrire sur sa tablette.
- 12 Après cet exercice, l'enfant est devenu autonome et peut commencer à mémoriser le Coran qu'il recopie sur sa tablette à partir du texte imprimé (*mushaf*⁶), en commençant par les dernières sourates. Celles-ci sont rangées à peu près par taille décroissante, excepté la première, la « Fatiha », sourate liminaire répétée lors de chaque prière ; pour la mémorisation du Coran (*hifz al-qur'ân al-karîm*), l'enfant commence donc par la fin, où se trouvent les sourates les plus poétiques, pour remonter progressivement jusqu'à la seconde, la sourate dite de « la Vache »⁷. Chaque jour l'enfant doit réviser, pour l'ancrer dans sa mémoire, une partie de ce qu'il a appris précédemment et qui est appelé le *mâdî* (passé) ; celui-ci augmente donc à mesure qu'il apprend de nouveaux versets. Quand il est arrivé au quart du Coran, l'enfant fait une pause dans sa progression pour réviser l'ensemble de ce qu'il a mémorisé auparavant. Dans la foulée, il poursuit la mémorisation du second quart, recopiant dès lors des tablettes plus longues. Quand il a terminé la première moitié du Coran, qui est considérée comme un pur entraînement de la mémoire, il doit en quelque sorte désapprendre, oublier ce qu'il a appris, pour le réapprendre totalement⁸. Il s'attaque ensuite à la seconde moitié du Coran ; quand il l'a terminée, est organisée une petite fête, dite de la « petite conclusion » (*al-khitâm al-saghîr*). L'enfant révisé alors l'intégralité du Coran, en portions nettement plus longues, pour arriver enfin à la « grande conclusion » (*al-khitâm al-kabîr*).
- 13 Au fur et à mesure qu'il progresse dans la mémorisation, le travail de l'enfant repose moins sur la transcription et davantage sur la (re)lecture⁹. Une fois que l'enfant est autonome, il n'écrit plus sous la dictée du maître (comme pour les sourates les plus courtes), mais transcrit le texte, assis en tailleur, la tablette sur un genou et le Coran (ou un fascicule partiel) sur l'autre. Il porte ensuite la tablette au *chaykh* qui la corrige : celui-ci rétablit la forme des lettres et la vocalisation quand elles sont erronées ou imparfaites et ajoute des signes de lecture, correspondant aux allongements de certaines syllabes et aux pauses autorisées ou obligatoires. L'enfant retourne s'asseoir et commence à relire sa tablette, en remuant les lèvres, et en se balançant sur ses hanches de façon plus ou moins prononcée. Quand il se sent prêt – ou qu'il est appelé par le *chaykh* – il lui récite sa leçon, tous deux se balançant légèrement en cadence. Le

chaykh peut surveiller l'activité d'autres enfants, converser avec un tiers, tout en écoutant d'une attention que l'on pourrait presque dire « flottante » la récitation et en corrigeant immédiatement les fautes à l'oreille.

L'incorporation du Coran

- 14 La mémorisation du Coran est physique autant que mentale. Elle est une véritable technique du corps. Le balancement rythmé du buste du maître écoutant et de l'enfant mémorisant ou récitant, qui a été souvent décrit par les voyageurs du XIX^e siècle et que les circulaires ministérielles ne sont pas arrivées à éradiquer, est centrale dans ce processus de synchronisation du rythme entre le maître et l'enfant. Le rythme, qui est une dynamique imposée par le maître, entraîne une « mémorisation formelle et fixe » (Faure, 2000 : 133), comparable à ce qui peut être observé dans l'enseignement de la danse classique. Cette synchronisation rythmique, la prosodie précise de la récitation, l'ensemble très élaboré des règles de diction et de métrique, dont l'aboutissement est la psalmodie ou la cantilénation (*tajwîd*), tous ces éléments constituent une technique d'incorporation. Les enfants apprennent « par corps » davantage que « par cœur ». La répétition et la récitation du Coran, par l'écriture comme par la prononciation rapide, rythmée et à mi-voix, forment un geste d'intériorisation, de manducation de la parole et de rejeu, pour employer le vocabulaire de Marcel Jousse (2002). L'articulation vocale et la manducation musculaire impriment le texte dans le corps du lecteur, lui imposent son rythme propre. Le corps est lié, dans cette lecture maximale qu'est la mémorisation orientée vers la récitation¹⁰, au « lieu scripturaire » (Certeau, 1990 : 253-254).
- 15 La mémorisation du Coran est une incorporation réglée du texte sacré, et ce jusqu'aujourd'hui, dans un monde où il est médiatisé sous des formes multiples (imprimé, radio, télévision, cassettes, cd-rom et autres appareils miniaturisés et sophistiqués qui offrent un Coran simultanément lisible sur écran à cristaux liquides et audible dans un casque...). Dans la mémorisation, de maître à enfant, se joue autre chose que la pure transmission du texte – qui a été suspendue pendant des siècles à cette relation¹¹. Se joue l'incorporation du texte, qui rend la personne « porteuse de Coran » (*hâmil al-qur'ân al-karîm*¹²). C'est une des raisons qui expliquent la permanence de ce type particulier d'enseignement religieux, lequel exige des enfants un investissement extrêmement lourd en temps et en énergie.

Actualité du kuttâb

- 16 Le *kuttâb* tel que je viens de le décrire existe encore en Égypte – même s'il a effectivement disparu du Caire comme de la plupart des grandes villes depuis deux ou trois décennies. Contrairement à ce que croient maints Caireotes, il subsiste dans de nombreux villages, dans le Delta comme en Haute-Égypte. Le *kuttâb* proche de Louxor, qui a servi de support principal à la description précédente, connaît même un regain de vitalité et se trouve aujourd'hui plus fréquenté qu'il ne l'a jamais été. En 2002, entre 80 et 150 enfants s'y trouvaient – ils sont entre 200 et 300 en 2004, grâce à la construction d'un bâtiment vaste et lumineux, financée par les dons des villageois à une association créée en l'honneur du *chaykh* 'Atiya, décédé en 1997, et père de l'actuel maître du *kuttâb*. Cet exemple n'est pas isolé, même si peu de *kuttâb* aujourd'hui disposent d'un tel bâtiment et rassemblent tous les jours autant d'enfants. En effet de nombreux *kuttâb* se

remplissent l'été, le temps des vacances scolaires, et accueillent quelques dizaines d'enfants le reste de l'année.

- 17 En réalité, le *kuttâb* s'est partiellement intégré dans le système scolaire égyptien depuis la fin des années 1970, sans pour autant devenir une institution étatique. Il remplit aujourd'hui, dans un jeu complexe qui met aux prises le ministère de l'Éducation, le ministère des *waqf*, al-Azhar, des fonctions à la fois religieuse et scolaire. C'est une institution locale, non étatique (le *chaykh* n'est pas un fonctionnaire rémunéré par l'État ni par al-Azhar), dont l'existence tient à la négociation entre des parents (qui financent) et un maître (qui enseigne) mais qui peut être soumis à une inspection par l'administration d'al-Azhar pour pouvoir bénéficier de certains avantages. Le *chaykh* peut bénéficier d'une tradition familiale et remplir d'autres fonctions locales (en particulier pour les funérailles, les malades et les ensorcelés) – il est en outre possible qu'il enseigne le Coran dans une école d'al-Azhar¹³.

Le kuttâb dans le siècle

- 18 Jusqu'au XIX^e siècle compris, la mémorisation du Coran constitue la propédeutique à tout parcours étudiant ; les élèves les plus brillants quittaient le *kuttâb*, sachant lire et écrire, ayant mémorisé le Coran et en général un petit ouvrage de grammaire, l'*Alfiya*¹⁴ ou de *tajwîd*, comme la *Tuhfa*¹⁵. Pour poursuivre ses études, il fallait quitter le village, quérir la science (*talab al-'ilm*) auprès des maîtres, à la mosquée ou à la *madrasa*. A la fin du XIX^e siècle, sous l'occupation britannique, l'État égyptien entreprend de développer l'instruction publique en contrôlant et modernisant les *kuttâb*, n'ayant pas les moyens de créer des écoles « modernes » ex nihilo. Cette politique de la subvention entraîne l'étatisation de plus de 3 000 *kuttâb* sur les 10 000 existant de par le pays (Kitchener, 1914 : 44), qui sont appelés *maktab* ; une grande partie d'entre eux est confiée aux conseils de province, une autre partie (ceux du Caire, d'Alexandrie et d'autres villes du delta et du canal) restent dans le giron de l'État. Les *maktab* administrés par l'État deviennent la base de l'enseignement élémentaire, développé à partir du milieu des années 1920 par le ministère de l'Éducation nationale qui construit des écoles élémentaires publiques (Farag, 1999). Le *kuttâb* « libre » n'est plus l'objet d'une politique centrale et disparaît des statistiques à ce moment-là. Il est de moins en moins une institution alternative de scolarisation et de plus en plus d'élèves passés par le *kuttâb* rejoignent ensuite l'école primaire¹⁶. Les divers établissements (*maktab*, écoles élémentaires, écoles primaires) sont unifiés et généralisés à l'époque nassérienne à partir des années 1950. A partir des années 1970, dans les grandes villes, puis dans une partie des villages du delta, des écoles maternelles, publiques ou privées, remplacent les *kuttâb*. Souvent, c'est l'impossibilité de trouver un successeur au *chaykh* trop âgé ou décédé qui décide de la disparition d'un *kuttâb*.
- 19 Mais ce phénomène est loin de concerner l'ensemble des villages égyptiens. Pour des raisons différentes qu'il est difficile de pondérer, de nombreux villages ont non seulement conservé un ou plusieurs *kuttâb*, mais ont vu leurs effectifs augmenter ces dernières années¹⁷. Outre la religiosité du village (visible notamment à travers l'importance des confréries soufies) et la force de la tradition lettrée (manifestée par la continuation de lignées d'érudits musulmans, d'enseignants à l'université d'al-Azhar, de *chaykh* de *kuttâb*), c'est la présence d'instituts religieux primaires, préparatoires et secondaires, dépendant administrativement d'al-Azhar, qui semble constituer le

facteur central du maintien ou du développement des *kuttâb* – un *kuttâb* nombreux pouvant constituer réciproquement une bonne raison pour la création d'un institut.

Al-Azhar et ses instituts

- 20 Al-Azhar est aujourd'hui une vaste institution dotée de ressources propres, mais dont le budget dépend principalement des subsides importants que lui verse l'État. C'est une institution para-étatique dans la mesure où elle est en grande partie financée et contrôlée par le gouvernement égyptien qui nomme ses principaux dirigeants. Historiquement, la mosquée al-Azhar fut le centre de propagande religieuse du Califat fatimide (969-1170) puis la principale université sunnite du Caire mamelouk et ottoman. Au cours du XIX^e siècle, les autres mosquées d'enseignement égyptiennes disparaissent, laissant à al-Azhar le monopole de l'enseignement religieux et le rôle d'autorité religieuse centrale pour l'Égypte, mais aussi pour l'ensemble du monde musulman sunnite.
- 21 Aujourd'hui, avec le développement des instituts *azharî*, le *kuttâb* a pour principale fonction scolaire de préparer les élèves à rejoindre ces instituts. Outre une fonction spécifiquement religieuse qu'il conserve – la mémorisation du Coran par des enfants égyptiens appelés à poursuivre des études partiellement religieuses – le *kuttâb* a ainsi essentiellement une fonction de préscolarisation : il est l'équivalent d'une école maternelle dotée d'un programme pédagogique particulièrement lourd, comprenant l'apprentissage précoce de la lecture et de l'écriture et la mémorisation du Coran. Les enfants qui veulent continuer la mémorisation le fréquentent parallèlement à l'école publique ou à l'institut *azharî* qui, souvent, ne les accueillent que la moitié de la journée.
- 22 Qu'est-ce qu'un institut *azharî* ? Face à la concurrence des écoles publiques, l'université d'al-Azhar a créé dès le début du XX^e siècle quelques instituts chargés de préparer des élèves issus du *kuttâb* à rejoindre l'université religieuse. Ces instituts ne se sont vraiment développés qu'après la dernière grande réforme d'al-Azhar (Zeghal, 1996) qui a eu lieu en 1961. Dans l'impossibilité de laïciser al-Azhar, le pouvoir nassérien (1954-1970) y a introduit de nombreuses institutions séculières : facultés de médecine, de commerce, de langue, au côté des facultés de sciences religieuses, et écoles primaires, préparatoires et secondaires, sous le nom de *ma'had*. Ces instituts respectent le programme officiel d'enseignement des écoles publiques équivalentes et y ajoutent des matières religieuses (dont le Coran) pour préparer les élèves aux facultés des sciences religieuses. Al-Azhar a profité de la politique d'ouverture tous azimuts du président Anouar al-Sadât (1970-1981), pour étendre rapidement le réseau de ces instituts dans les provinces égyptiennes, soit par la création d'établissements, soit par le rattachement d'établissements créés par des particuliers et offerts à al-Azhar.
- 23 Ces instituts se sont répandus partout en Égypte, mais en particulier dans les villages de la campagne et dans les petites villes où la croissance démographique est forte et les écoles publiques surchargées ou vieillissantes. Ils participent, en Haute-Égypte en particulier, à la scolarisation des franges moins scolarisées de la population. Depuis la fin des années 1970, les instituts *azharî* ont connu une forte croissance. Dans la décennie 1990, la part d'al-Azhar a augmenté de près de 2%. En 1999/2000, ils scolarisaient 8,9% des élèves du primaire, 6,8% du préparatoire et 8,4% du secondaire. Les instituts *azharî* représentent 24% des écoles pour 8% environ des élèves. Enfin, le sex

ratio des instituts montre une tendance accélérée à l'égalisation dans la décennie 1990, passant de 228 garçons pour 100 filles à 167 pour 100, quand le *sex ratio* dans les écoles publiques passe de 121 à 100 (Alleaume, 2001).

Les institutions religieuses centrales et la mémorisation du Coran

- 24 Depuis 1979, un département des Affaires coraniques à la direction des instituts *azharî* enregistre et contrôle les *kuttâb*, car les instituts préfèrent recruter des enfants ayant déjà appris une partie du Coran – des cours de rattrapage (voire une année de scolarisation supplémentaire) sont même prévus pour ceux qui ne l'ont pas fait. Ce département organise annuellement un grand concours de récitation du Coran, gouvernorat par gouvernorat¹⁸. Les enfants de moins de treize ans qui récitent la moitié, les trois-quarts ou la totalité du Coran reçoivent des prix considérables pour l'Égypte¹⁹. En 2002-2003, plus de 7 700 *kuttâb* étaient enregistrés auprès d'al-Azhar, fréquentés par plus de 300 000 enfants inscrits. Les fillettes représentent aujourd'hui 38% des effectifs de ces *kuttâb* qui sont, pour 5,8% d'entre eux, dirigés par des femmes. La même proportion de filles a été observée dans le *kuttâb* décrit ci-dessus²⁰. Des institutions religieuses peuvent ainsi participer à l'égalisation statutaire entre sexes.
- 25 Il faut ajouter à ces *kuttâb* ceux qui sont soutenus par le ministère des *waqf* (qui correspond à peu près à un ministère des Affaires religieuses)²¹ : autour de 3 000 petits *kuttâb* fréquentés par environ 100 000 enfants²². Ces petits *kuttâb* sont surtout, en réalité, des cercles de mémorisation du Coran dans les mosquées, en particulier pendant les vacances scolaires. Des cours de Coran peuvent aussi avoir lieu, une heure ou deux par semaine, à la mosquée ou à domicile, pour aider les enfants à mémoriser les quelques sourates et versets qui font partie du programme scolaire. Les enfants n'y apprennent plus à lire et à écrire selon la méthode décrite ci-dessus, cet enseignement étant assuré dans les écoles, publiques ou privées.

Conclusion

- 26 *In fine*, pour définir le *kuttâb*, l'alternative scolaire/religieux n'est pas pertinente. Dans la mesure où le *kuttâb* n'est pas essentiellement destiné à former des hommes et des femmes de religion, il n'est pas possible de le réduire à sa fonction religieuse ; dans la mesure où l'apprentissage de la lecture et de l'écriture se fait par et pour la mémorisation du Coran, il ne peut être réduit à sa fonction scolaire. Il reste une institution locale, autonome vis-à-vis de l'État et d'al-Azhar. Si nombre d'enfants fréquentent aujourd'hui le *kuttâb*, c'est que la mémorisation du Coran conserve une importance en tant que telle, indépendante du système scolaire comme de la carrière religieuse, même si elle peut contribuer aux deux. Le *kuttâb* dispense une éducation religieuse intensive et particulière, fabriquant des « porteurs du saint Coran », pénétrés de la lettre et de la langue coraniques²³. Cette formation religieuse a un sens aujourd'hui pour de nombreux musulmans égyptiens, qu'ils aient fréquenté ou non le *kuttâb*, qu'ils y envoient ou non leurs enfants.
- 27 Le *kuttâb* en outre fournit un bagage linguistique précieux. L'Égypte est traversée depuis plusieurs années par un long débat sur la dégradation du système éducatif,

notamment dans le domaine linguistique. L'école égyptienne s'est révélée peu capable de donner une maîtrise de l'arabe écrit standard, sans parler de l'arabe littéraire. Depuis longtemps, les cours sont dispensés, de l'école primaire à l'université, en arabe dialectal. La possibilité élargie de créer des écoles privées, depuis une vingtaine d'années, a permis l'apparition de multiples « écoles de langues », dont la majorité de l'enseignement se fait en anglais, ce qui n'est pas pour améliorer le niveau général d'arabe. Il faut noter que l'arabe dialectal tel qu'il est parlé en Égypte, avec ses différences régionales, n'observe ni grammaire systématique ni réelle orthographe, mais connaît en revanche une proliférante innovation dans le vocabulaire (en partie par l'arabisation de mots étrangers).

- 28 Le *kuttâb*, quant à lui, est souvent associé spontanément à la maîtrise de l'arabe littéraire qu'il est censé procurer, y compris par nombre d'adultes ne l'ayant pas fréquenté dans leur enfance, sur le mode du regret. Plusieurs campagnes d'opinion, par voie de presse, ont appelé à un « retour au *kuttâb* », excipant entre autres motifs cet apport linguistique important²⁴. On peut raisonnablement penser que la mémorisation et le ressassement d'une partie importante, voire de la totalité du Coran, le recopiage et la lecture continus de ce texte, donnent à l'enfant un bagage linguistique conséquent par le travail de correction de l'articulation et par l'ensemble du vocabulaire et des tournures syntaxiques intériorisés²⁵. Un bagage linguistique susceptible de faire la différence, également, dans son parcours scolaire, vis-à-vis des enfants qui ne sont pas passés par le *kuttâb*. Un bagage, qui plus est, dont la possession non seulement n'est pas corrélée avec le niveau social des parents, mais est accessible à certaines des couches les plus défavorisées de la population égyptienne, dans les villages de la campagne, en Haute-Égypte comme dans le Delta.

BIBLIOGRAPHIE

ABD AL-GAWWAD M., 1939. *Fî kuttâb al-qarya* [A l'école du village]. Le Caire, Matba'at al-ma'ârif wa-maktabatuha fî Misr.

AL-QARDAWI Y., 2002. *Ibn al-qarya wa-l-kuttâb. Malâmiḥ sîra wa-musîra* [Fils du village et de l'école coranique. Esquisse de biographie et de trajectoire]. Le Caire, Dâr al-churûq.

ALLEAUME G., 2001. « Notes sur la statistique scolaire égyptienne 1991-2000 ». Document présenté au Cedej (décembre). Le Caire.

AMIN A., 1978. *My Life. The Autobiography of an Egyptian Scholar, Writer, and Cultural Leader* [traduction de Hayâtî, 1951]. Leiden, Brill.

CERTEAU (de), M., 1990. *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Paris, Gallimard.

FARAG I., 1999. *La Construction sociale d'une éducation nationale. Enjeux politiques et trajectoires éducatives (Égypte, première moitié du xx^e siècle)*. Thèse de doctorat. Paris, EHESS.

FAURE S., 2000. *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*. Paris, La Dispute.

GRANDIN N., GABORIEAU M. (dir.), 1997. *Madrassa. La transmission du savoir dans le monde musulman*. Paris, Arguments.

HUSAYN T., 1995. *Le Livre des Jours* [traduction de *al-Ayyâm*, 1925]. Paris, Gallimard.

JOUSSE M., 2002 [1974]. *L'Anthropologie du geste*, Paris, Gallimard.

KITCHENER (Lord), 1914. *Reports by His Majesty's Agent and Consul General on the Finances, Administration and Condition of Egypt and the Soudan in 1913*, presented to both Houses of Parliament by command of His Majesty (May). Londres.

LAVERGNE (de) N., 2004. « Le chercheur et la caméra », in DEMORIS E., LAVERGNE (de) N. & LE HOUEROU F., *La caméra à la rencontre du monde*. Dossiers et documents du Cedej, 17. Le Caire, www.cedej.org.eg.

LAVERGNE (de) N., 2005. « L'État et le kuttâb : une analyse de la statistique scolaire égyptienne naissante (1867-1915) », *Annales islamologiques*, 38. Le Caire, IFAO.

PIETTE A., 1996. *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*. Paris, Métailié.

PIETTE A., 2003. *Le fait religieux. Une théorie de la religion ordinaire*. Paris, Economica.

ZEGHAL M., 1996. *Gardiens de l'islam. Les oulémas d'al-Azhar dans l'Égypte contemporaine*. Paris, Presses de Sciences Po.

NOTES

1. Dans le souci d'éviter toute confusion, j'appellerai de son nom égyptien, *kuttâb*, l'institution qui est imparfaitement nommée en français « école coranique » depuis le début du xx^e siècle.
2. La *gallabiya* est une longue tunique de coton portée par les paysans d'Égypte (c'est la forme égyptienne du mot maghrébin *djellaba*).
3. Voir Piette (1996, 2003). Une réflexion sur l'usage de la vidéo pour la description du *kuttâb* pourra être trouvée dans Lavergne (2004).
4. Le niveau de violence des punitions a fortement baissé depuis le milieu du xx^e siècle. Auparavant, le *kuttâb* était réputé pour la *falaqa*, un instrument qui permettait d'immobiliser les pieds du fautif pour les frapper ; cet instrument a totalement disparu. Reste donc la baguette de palmier qui est d'un usage courant, et qui peut donner parfois, en cas de manquement grave à la discipline, de forts coups sur les doigts ou la paume de la main. Pour un récit de la violence au *kuttâb*, voir par exemple Yûsuf al-Qardâwî (2002 : 119).
5. Pour un exposé complet de cette méthode, voir Abd al-Gawwâd (1939). Une édition de la traduction de cet ouvrage, qui décrit également par le menu l'organisation interne du *kuttâb* et son inscription dans un village du delta du Nil vers 1890, est en préparation. Dans les exemples qui suivent, je conserve la prononciation (avec inflexion en î) indiquée par l'auteur, originaire d'un village proche de Tanta.
6. Aujourd'hui, tous les enfants ont à disposition un exemplaire complet du Coran ou des fascicules partiels. Avant la diffusion du texte du Coran imprimé (entre la fin du XIX^e et le début du xx^e siècles), la mémorisation se faisait uniquement à partir de la dictée de portions du Coran par le maître.
7. Les sourates de la fin du Coran, reçues dans la première période de la prophétie, à la Mecque, outre le fait qu'elles soient les plus courtes, sont également celles qui présentent la forme la plus poétique (rythmes, rimes, allitérations et assonances) et qui sont les plus faciles à mémoriser. Les premières sourates, dites médinoises, sont plus difficiles, car plus longues et dans une langue plus proche de la prose.

8. Abd al-Gawwâd (*op. cit.* : 66).
9. En tout cas depuis la fin du XIX^e siècle, où le Coran sous une forme imprimée devient disponible. Auparavant, les oulémas avaient résisté à l'impression mécanique du texte, par respect pour la transmission orale : le manuscrit est censé n'être qu'un aide-mémoire. A la fin du XIX^e siècle, les exemplaires imprimés se généralisent progressivement, et aujourd'hui le Coran figure parmi les textes les plus massivement imprimés.
10. La même racine arabe (*qara'a*) désigne la lecture et la récitation – le mot Coran (*qur'ân*) lui-même en est dérivé.
11. Le modèle islamique traditionnel de la transmission du savoir, constitué par la relation de maître à disciple et la mémorisation d'un texte transmis oralement, est fondé sur la transmission du texte sacré premier. Cf. Grandin, Gaborieau (1997).
12. Le même mot arabe (*hâmil*, participe actif de *hamala*, porter) qualifie la femme enceinte.
13. Nous reviendrons ci-après sur ce que représente al-Azhar dans la société égyptienne contemporaine.
14. *Alfiyat ibn al-Malik* est une grammaire versifiée ; voir par exemple Husayn (1995 : 62).
15. La *Tuhfa* est un poème expliquant les principes du *tajwîd*, c'est-à-dire de la psalmodie rythmée du Coran. Cf. al-Qardâwî (*op. cit.* : 127-128).
16. Voir par exemple Amin (1978 : 36-40).
17. Voir notamment la douzaine d'articles publiés par l'hebdomadaire religieux *al-Liwâ al-islâmî* [L'étendard islamique] en mai, juin, juillet et novembre 1997 qui sont autant de relations de visites de *kuttâb* de villages de Basse-Égypte et du Fayyout.
18. Le gouvernorat (*muhâfaza*) est la première division administrative de l'Égypte et correspond aux provinces.
19. Le prix le plus élevé atteint 2 000 livres égyptiennes, à comparer avec un revenu mensuel moyen pour un ouvrier de 300 à 400 livres.
20. Les filles n'ont jamais été totalement absentes des *kuttâb*, comme le montrent les statistiques réalisées au début du XX^e siècle par le ministère de l'Éducation, mais étaient en très faible nombre. Sur l'histoire des statistiques scolaires, voir Lavergne (2005).
21. Le ministère des *waqf* a élargi sa fonction depuis un siècle. Au XIX^e siècle, une administration était chargée de gérer les *waqf* pris en charge par l'État. Les *waqf* sont des donations religieuses, des biens immobilisés indivisibles et invendables, qui financent des services religieux (entretien d'une mosquée, d'un *kuttâb*, d'un couvent) ou publics (fontaine, bibliothèque, etc.). Le ministère des *waqf* s'occupe aujourd'hui des affaires religieuses (mosquées, associations religieuses, prédicateurs, imams, cours de Coran...).
22. L'imprécision vient des fonctionnaires de ce ministère eux-mêmes.
23. Et pas seulement dans les campagnes : dans le métro, les magasins, les guérites, des hommes et des femmes se récitent le Coran, un exemplaire miniature en main.
24. Voir par exemple la campagne menée dans le quotidien *al-Ahrâm* en 1999-2000 par l'éditorialiste Na'mat Ahmad Fou'âd, partisane de la réislamisation.
25. La langue arabe coranique, réputée d'une grande complexité et d'une rigoureuse difficulté, demeure néanmoins une langue qui n'est pas sans apparentement avec le dialecte parlé. La diglossie entre l'arabe littéraire et l'arabe parlé n'est pas celle des petits enfants indonésiens ou pakistanais, qui apprennent phonétiquement le Coran sans en *rien* comprendre, leur langue parlée n'ayant *rien* à voir avec la langue du Coran. Les Égyptiens qui ont mémorisé le Coran dans son intégralité, même s'il peuvent avoir des difficultés à comprendre un verset particulier, ont nécessairement une intelligence générale du sens des versets.

RÉSUMÉS

Alors que l'on pourrait croire la mémorisation du Coran dépassée dans une société moderne, l'école coranique (kuttâb) est largement présente à travers l'Égypte et connaît même une forme de regain. A quoi tient la persistance de ce type particulier d'enseignement ? Quelles fonctions scolaires, religieuses et linguistiques remplit le kuttâb aujourd'hui ? Une description ethnographique permettra de saisir ce qui se joue dans la mémorisation du Coran. Une mise en contexte historique tentera de montrer la place particulière de cette institution vis-à-vis de l'éducation nationale et des institutions religieuses centrales.

While the memorising of the Koran might be believed to be outmoded in a modern society, the Koranic school (kuttâb) is widely found throughout Egypt and is even witnessing something of a revival. What is the reason for the persistence of this particular type of education? What are the schooling, religious and linguistic functions performed by the kuttâb today? Ethnographic description makes it possible to understand what is at stake in the memorising of the Koran. An attempt is made to show the specific place of this institution with respect to the state education system and central religious institutions through situating it in an historical context.

INDEX

Mots-clés : bagage linguistique, école coranique, mémorisation

Keywords : Koranic school, linguistic baggage, memorisation

AUTEUR

NICOLAS DE LAVERGNE

EHESS – CEDEJ